

FEUILLETON

Au-dessus de l'Abyme

T. H. BENTZON

I

La journée de leçons, d'étude, de surveillance, de promenade à pas comptés avec les élèves, de rapports minutieux à la directrice, la longue journée d'esclavage avait pris fin. Tout le pensionnat dormait. Seule, dans sa chambre, Françoise Desprez passa la main sur son front d'un geste de lassitude et se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, devant la table en bois blanc où brûlait une petite lampe. L'existence de cette lampe représentait une infraction au règlement sévère de la maison. Les maîtresses étaient tenues de coucher au dortoir, chacune d'elles ayant la charge matérielle d'un petit nombre d'enfants. Par privilège spécial, Françoise occupait cette cellule qu'un lit de fer, si étroit qu'il fût, remplissait à moitié. Elle n'avait accepté, que sous condition de garder la liberté des nuits, le maigre salaire moyen-nant lequel toutes les minutes de son temps, de sept heures du matin à neuf heures du soir, devaient appartenir à mademoiselle Delapalme. C'était le nom du chef d'institution, un chef autoritaire et intransigeant, encore qu'il portât des jupes et eût figure de vieille fille. Françoise ouvrit un pupitre dont elle examina le contenu avec la peur que des fouilles indiscrètes y eussent été pratiquées en son absence ; puis — après quelques minutes d'hésitation pendant lesquelles la plume resta suspendue entre ses doigts, — timidement, comme à regret, elle commença d'écrire.

« Il y a longtemps, madame, que je veux vous envoyer toutes les excuses que je vous dois, mais la honte de mon apparente ingratitude m'a tou-

jours retenue... Ne croyez pas que j'aie oublié aucune de vos bontés. Vous avez voulu me faire beaucoup de bien. M'en avez-vous fait réellement ? Cette question va encore vous offenser et cependant je vous jure qu'elle n'implique rien qu'un grand mépris de moi-même. J'étais munie de toutes les armes nécessaires à la lutte, et, au dernier moment, j'ai craint de m'en servir. Pourquoi ? Si vous le permettez, nous chercherons ensemble... Mais ne parlez plus comme vous l'avez fait une fois, dans la discussion qui nous a séparées, de caprice, de lâche défaillance. La vérité c'est que j'ai dépassé vingt-cinq ans, et que le sentiment de n'avoir pas encore commencé à vivre m'accable au point de me donner presque l'envie de mourir tout de bon...

« Oh ! je vous entends, ... un peu de prostration nerveuse qu'il fallait vaincre par des toniques au lieu de m'y abandonner. C'est ma faute, si, munie de brevets, je n'ai pas su, en sortant du lycée, me créer une carrière, ... les concours, l'agrégation s'imposaient. Soit ! Mais je ne puis que vous le répéter : sur le point de me transformer à tout jamais en rouage de l'enseignement universitaire, la grande route qui s'ouvrait devant moi m'est apparue tout à coup si aride, si monotone et en même temps si cruellement hérissée d'obstacles que j'ai pris de préférence le plus incertain des chemins de traversée, justement parce qu'il était incertain, parce qu'on avait chance d'y rencontrer un peu d'imprévu. Que ce fût déraisonnable, ridiculement féminin, je vous l'accorde... J'ai peur d'être très femme dans le sens le plus humiliant du mot. Et je suis d'accord, songez-y, une campagnarde,

avec la haine instinctive des grands murs et du pavé des villes.

« Mes plus chers souvenirs, malgré tout ce qu'on a fait pour "m'élever", sont encore ceux de la ferme de mes grands-parents, où j'ai passé les premières années de ma vie dans la liberté inconsciente d'un brin d'herbe, et ensuite toutes mes vacances. Ah ! s'ils existaient encore, les chers vieux ! ... Il me semble — ne riez pas, je sais bien que là, comme ailleurs je serais dépaysée... c'est une chimère, mais si douce ! — il me semble que j'irais leur demander de me reprendre, de me laisser partager leurs travaux pour lesquels j'étais faite, n'en déplaise aux illusions dont s'est bercé mon pauvre père, illusions que vous avez, madame, généreusement encouragées.

« Parce qu'une petite fille réussissait à l'école de son village, on l'a enrégimentée dans un lycée où elle ne s'est pas sentie heureuse. La réprobation de beaucoup de gens de chez nous a pesé sur moi, je les ai vus se détourner de la lycéenne, de même que je les avais entendus auparavant reprocher à mon pauvre père ce qu'ils appelaient son indigne soumission à une autorité sans Dieu.

« Vous avez connu mon père au temps de ces injustices, vous l'avez plaint, vous avez excusé en lui l'aigreur, les rancunes contre lesquelles à la fin il ne put se défendre, vous vous êtes intéressée à nous. Votre estime a consolé mon père. Aussi combien, pour cela, je vous aime ! Cependant je vous ai désappointée. Vous ne trouvez en moi rien de commun avec les étudiantes de votre pays dont l'exemple, quand vous me parliez d'elles, excitait autrefois ma vive émulation. C'est qu'alors, moi aussi, je me croyais plus forte que je ne le suis réellement. Pardonnez-moi. Mon pauvre père m'a manqué trop tôt. Il m'aurait fallu le devoir et la douceur de travailler pour quelqu'un ; la crainte que j'aurais eue de lui infliger un crève-cœur m'eût soutenue coûte que coûte ; j'aurais fait tout au monde pour qu'il fût heureux. Maintenant, à quoi bon les sacrifices ? ...